

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 20
France 28

Adresser tout ce qui concerne
la rédaction
à M. VICTOR HALLAUX, secrétaire de la
rédaction.

DIRECTEUR DE LA PARTIE ARTISTIQUE :

M. FÉLICIEN ROPS,

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 26
Angleterre 25

Adresser tout ce qui concerne
l'administration
à M. E. DE VILLEBELLE, directeur-gérant.

UYLENSPIEGEL

PUBLIE 104 DESSINS PAR AN DE MM. ROPS,
DE GROUX, ETC.

Les auteurs sont personnellement
responsables de leurs articles.

Affranchir.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais
selon leur vouloir et franc arbitre. En leur regle n'estoit
que cette clouse :

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libres, bien nayz, bien instruitz, conversant
en compagnies honnestes, ont par nature ung instinct et
aguillon qui toujours les pousse à foytz vertueux, et retire de
vies : lequel ils nommoient honneur.

ROBERTS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême, flamand je
suis, du beau pays de Flandre, gai compagnon, bon cour-ur
d'aventures, rimeur, peintre, sculpteur, monant et noble
homme, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène,
louant choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à
pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — A nos abonnés. — M. Florent Willems. — Les
Casinos. — Correspondance de Steenoekerzeel. — Correspondance
de Liège. — M. Van Hove. — A Monsieur Monin de
Figaro. — Bibliographie : Une Fleur brisée. — Bulletin artis-
tique et littéraire. — Zigzags. — Refugium peccatorum.

DESSINS. — Une Vocation, par M. Ch. De Groux. — M. Vanhove,
par M. Félicien Rops.

A NOS ABONNÉS.

Fidèles à la promesse que nous avons faite
dans un de nos derniers numéros, à partir de ce
jour nous agrandissons le format d'Uylenspiegel,
comme nos lecteurs peuvent le voir.

Cependant, nous n'augmentons pas notre prix
cette année pour nos anciens abonnés, ni pour
les personnes qui s'abonneront d'ici au premier
mars prochain. Celles qui s'abonneront après cette
époque, payeront 20 francs par an.

À l'avenir, une demi-page du journal sera con-
sacrée aux annonces.

L'administration d'Uylenspiegel croit avoir
apporté de nombreuses améliorations dans la
composition du journal; elle persévéra dans
cette voie; dès aujourd'hui nous pouvons annon-
cer que le concours du crayon expérimenté de
M. De Groux nous est acquis.

La publication d'Uylenspiegel n'étant point
pour nous une affaire de spéculation, à mesure
que le nombre de nos abonnés augmentera, nous
améliorerons successivement toutes les parties du
journal, et nous continuons à compler sur la
bienveillante sympathie que nous avons rencontrée
dans le public pour l'accomplissement de notre
tâche.

Le directeur-gérant,
E. DE VILLEBELLE.

M. FLORENT WILLEMS.

En dehors du groupe d'hommes qui, en peinture,
continuent à chercher le beau idéal, il y a encore deux
sectes qui marchent vers un but opposé à l'art classique,
ce sont les matérialistes et les réalistes. Certaines criti-
ques, en voulant définir ces deux sectes différentes, se
sont embrouillées dans leurs phrases et ont pataugé sans
résultat au milieu d'un ordre d'idées qu'elles n'avaient
sans doute pas suffisamment étudiées. Et cependant ces
deux mots, matérialisme, réalisme, ont un caractère
bien arrêté, une signification à laquelle on ne peut se
tromper. On a confondu volontiers la matière avec la
réalité, chose incroyable. On ne confond cependant pas,

la littérature, la forme avec la vérité dans la pensée.
L'homme charmé par les beautés d'un paysage, cherche-
t-il à se rendre mieux compte de ces beautés par le tou-
cher? Dans un monument, ce n'est point tant la matière
que l'on admire, marbre ou or, mais le caractère du
style, qui, en architecture, est la manifestation de la
pensée de l'artiste.

Je veux tâcher de définir, avec autant de lucidité que
possible, pour ne plus avoir à y revenir, ces deux mots
matérialisme, réalisme, dans l'acception artistique
qu'on leur a donnée, et qui est beaucoup plus logique
que n'importe quelle expression de philosophie abstraite.

Le matérialiste, c'est l'esprit à études superficielles,
qui ne voit que l'aspect de la nature, et qui ne mêle
point à ses travaux une partie de son âme. Le matéria-
liste n'est point un artiste, c'est un imitateur, un tra-
ducteur froid que nulle pensée n'élève au-dessus du
vulgaire et qui n'est capable d'aucune de ces grandes
créations qui font de Molière, de Michel-Ange et de
Rembrandt des êtres presque divins.

Le réaliste, c'est l'esprit qui cherche l'art dans la vé-
rité, mais qui ne se contente pas de la reproduction
brutale de la nature, parce qu'il veut marier aux sensa-
tions extérieures les rayonnements de sa pensée. Le réa-
liste veut toujours rester dans les bornes de la vérité,
mais de la vérité comprise sous son point de vue le plus
large. Il se sert enfin de la nature pour manifester son
génie et le faire éclater aux yeux des hommes; rester
dans les champs du possible n'est un parti pris exclusif
que pour ceux qui admettent le faux dans l'art. Or, le
faux, c'est le mauvais, — c'est Florian, — c'est de la

poudre, du rouge, des mouches, un langage prétentieux et des manières ridicules.

Le mot *réalisme* effraye, parce que, dans le nombre des réalistes dont notre époque s'honore, — nombre très restreint, du reste, — il s'est glissé quelques malheureux imitateurs, des élèves impuissants, qui n'ont vu, comme toujours, que les défauts du principe général. Ces intelligences bornées, à la piste du neuf bien plus que de la vérité, se sont jetées à corps perdu dans l'étude du pittoresque déguenillé : ils n'ont perçu de réalité que dans la misère, les ruines, la dévastation, les plaies sociales. Ils ont le mépris de la soie et du velours, qui sont pourtant réels aussi. Cet exclusivisme injuste d'un des côtés pittoresques de l'humanité a fait crier haro ! sur tout le principe ; — l'art est dans tout, qu'on le sache bien ; il ne s'agit que de le découvrir et de lui donner sa vie factice et rayonnante.

Avec un pareil point de départ, j'en arrive forcément à formuler cet axiome : — Il n'y a de véritable artiste que celui qui ne s'astreint pas à des règles absolues. — Créer un beau — ou reproduire aveuglément les divers aspects de la nature, c'est poser des bornes au génie humain, c'est entraver la pensée, c'est arrêter l'élan de la partie la plus élevée de notre être. Quant à la forme sous laquelle l'art se manifeste, nous n'avons pas à nous en occuper : qu'il s'appuie sur le vrai, voilà la nécessité absolue. Le chaume, le marbre, l'or, le cuivre ; la prose et les vers ; la couleur et le crayon, toute matière est bonne si elle donne à l'homme les moyens de développer sa pensée et de la rendre accessible aux intelligences de ses semblables.

Cette définition ainsi arrêtée, je n'aurai que peu de chose à dire sur le caractère du talent de M. Willems, que je classe dans les matérialistes.

M. Willems, né à Bruxelles, y a commencé ses études artistiques par des copies des maîtres du XVII^e et du XVIII^e siècle, copies commandées par les marchands de tableaux, et qui sans doute ont passé aux yeux des amateurs pour des originaux des maîtres flamands et hollandais. Ce genre de trafic, exécuté sur une échelle très-large, a semé sur le sol vierge de l'Amérique, en Russie et en Angleterre, des quantités considérables de *nouveaux vieux* tableaux, chefs-d'œuvre de contrebande dont se contente la foule des acheteurs peu éclairés. A ce travail abrutissant du copiste, M. Willems a acquis une facilité remarquable et toutes les ficelles du métier de peintre. Une chose singulière, c'est que, sans avoir fait d'études classiques préliminaires, M. Willems est parvenu à dessiner d'une façon très-élégante et souvent pleine de caractère : ce résultat prouverait en faveur du système des études naturelles, sans préoccupation des œuvres de nos prédécesseurs, si M. Willems n'était une exception.

M. Willems n'a pas fait sa réputation par le choix de ses sujets, par la profondeur de ses observations. C'est le rendu matériel des étoffes, c'est sa délicatesse de copiste consciencieux, son goût inné, et une certaine distinction dans les formes matérielles, qui ont fait que le public s'est engoué de ses productions.

Le seul tableau que j'aie vu de M. Willems, pour lequel une idée avait été utile, c'est sa *Vente de tableaux*. La composition en est supérieurement comprise ; la pensée qui y a présidé est complète. Il est vrai que le motif de cette œuvre d'art ne peut avoir aucune influence sur un sentiment, sur une action, sur un épisode quelconque de l'humanité. C'est tout simplement une vente de tableaux, — et l'intérêt que ce sujet emporte avec lui repose uniquement sur le caractère des personnages réunis dans la composition. Si M. Willems n'avait pas la création paresseuse, si les marchands et les amateurs ne s'étaient point engoués de la façon merveilleuse avec laquelle il peint tous les détails d'un tableau, peut-être son génie se fût-il un jour manifesté original et puissant. Lors même qu'il eût continué à faire des scènes calmes, sans intérêt trop accusé pour l'âme, on lui aurait au moins tenu compte de sa volonté et de ses efforts. Mais, à mesure qu'il est devenu un peintre à la mode, il a moins songé à la partie intellectuelle de ses œuvres. Il s'est contenté de peindre de charmantes femmes, assises ou

debout dans des poses gracieuses, mais inertes et dénuées de sentiment.

Ce qui, selon moi, a contribué à attirer M. Willems vers le matérialisme, c'est qu'il peint des scènes d'une époque antérieure à la nôtre et qu'il ne peut plus étudier que sur les travaux de nos devanciers. Il a sans doute trop songé à Terburg et à Metz, qu'il a du reste beaucoup copiés si je ne me trompe ; et quelle que soit la hauteur à laquelle on arrive en suivant la trace des anciens, il y a impossibilité pour nous à montrer du génie, si nous cherchons nos sujets dans les siècles qui ne sont plus. Pour peindre des scènes d'une époque passée, ne faut-il pas étudier les historiens, les romanciers et les peintres de cette époque ? Chaque époque a son caractère particulier ; les mœurs du siècle de Louis XIV, par exemple, nous le savons par Molière, ne ressemblent point à celles du XIX^e siècle. Mais ce qui se transforme surtout, — et c'est là la pierre d'achoppement, — c'est le langage, la démarche, toutes les choses extérieures qui donnent à l'humanité un aspect différent à chacune de ses communes transformations. Si M. Willems avait peint notre époque, malgré lui, sans s'en douter, d'instinct, il eût observé. Or, l'observation, en peinture comme en littérature, conduit droit au caractère, à l'originalité.

En 1834, M. Willems exposa un tableau intitulé *la Veuve*. Il eut un grand succès. C'était une jeune femme habillée de noir, fort élégante, ni triste, ni riieuse, ni mélancolique. Elle était assise à l'avant-plan, regardant le spectateur en face, avec plus de calme insoucieux que de coquetterie ou de regret. A une table, un peu plus loin, était assise une jeune fille lisant et appelant l'attention de la veuve, qui aurait dû être distraite, sa pose l'indiquait, mais qui ne l'était guère. Ce tableau était exécuté, dans sa partie matérielle, d'une façon tout à fait remarquable. La robe noire de la jeune veuve, ses mains fines, sa jolie tête ; la blonde lectrice ; le fond de cuir doré, — tout était traité avec une distinction, un goût, une vérité rares. Mais hélas ! les têtes de ces deux belles créatures ne pensaient point, et quand on sait comment M. Willems a composé son tableau, ce résultat n'est pas étonnant. Voici ce que l'on m'a raconté :

M. Willems était occupé à finir son tableau, lorsqu'un ami vint le voir.

— Ah ! dit l'ami, voilà qui est beau : encore un chef-d'œuvre avec les autres ! Sacrebleu ! la belle femme ! et comme elle porte bien le satin et les dentelles. — Et cette blonde lectrice, la jolie maîtresse qu'elle ferait !

— Je te présenterai le modèle qui m'a servi, dit M. Willems.

— Si c'est là son portrait, j'accepte comme M. Prudhomme a accepté son sabre, avec reconnaissance. Mais qu'est-ce qu'il représente, ton tableau ?

— Ma foi, je n'y ai pas encore pensé, répondit M. Willems.

— Au fait, reprit l'ami, le sujet n'est pas difficile à deviner : C'est une veuve, cette jeune femme habillée de noir. — Une veuve ! va pour une veuve, dit M. Willems ; j'aime autant ce titre-là qu'un autre.

Et le tableau fut intitulé *la Veuve*.

Je ne sais si l'histoire est vraie, mais elle est certainement vraisemblable ; quand on connaît la plupart des tableaux de M. Willems, quand on les a étudiés sérieusement, on s'aperçoit facilement que nulle idée n'a présidé à leur exécution. Ce sont, d'ordinaire, ou une jeune femme et un King-Charles, ou un jeune homme et une lettre, ou une femme et un bouquet. J'ai même vu des jeunes femmes, assises, dans une pose gracieuse sans doute, mais ne faisant et ne pensant rien du tout. A l'Exposition universelle de 1835, M. Willems avait exposé *Un Magasin de soierie au XVII^e siècle*. Les personnages et les accessoires du tableau étaient admirablement traités ; il n'y avait pas prise pour la critique dans la partie matérielle de l'œuvre. Jamais peut-être anciens ni modernes n'ont été aussi loin dans le rendu d'une étoffe, d'une main, d'un visage. Mais, après avoir admiré l'harmonie des tons, l'élégance du dessin, la perspective aérienne répandue sur une surface plane, c'était tout : l'analyse de l'œuvre était impossible, parce que le sujet était insignifiant. C'était, enfin, beaucoup de talent

dépensé en pure perte, du matérialisme somptueux.

Bien des gens trouveront cette appréciation sévère, parce qu'ils ont été charmés, et qu'ils n'ont point été au fond du résultat obtenu par M. Willems. Il me semble, à moi, que tolérer l'apathie des hommes chez lesquels on sent une intelligence rendue esclave par la mode, est une très-grande faute. Il faut au contraire réveiller les âmes engourdies et qui ne voient dans l'art qu'un moyen de parvenir à la fortune, à une position sociale. M. Willems est intelligent ; il le prouve malgré lui dans ses œuvres, quelque insignifiantes qu'elles soient par la pensée. Les artistes tels que M. Willems ne doivent point obéir aux volontés vulgaires, écouter les clameurs bourgeoises de l'amateur, ni se contenter de photographier des robes de satin et des cuirs dorés. Ils doivent laisser ce misérable travail aux esprits médiocres qui font de l'art un négoce, un moyen d'existence, et qui ne se sentent pas appelés à émerveiller leurs contemporains et la postérité.

Si M. Willems était littérateur, il écrirait ses drames ou ses romans sans faute de grammaire ou de syntaxe, avec un style très-pur, mais ils ne renfermeraient aucune idée : la seconde page ferait bâiller.

E. PITTORE.

LES CASINOS.

ÉTUDE DE MŒURS.

Leur origine. — Les chanteurs nomades. — Les premiers cafés-concerts. — Casinos d'été. — Une artiste universelle. — Casino d'hiver. — Intérieur. — Les artistes. — La bière et le tabac. — L'atmosphère. — Le public des dimanches. — Et de la semaine. — Une fraction de monde. — *Shocking!* — Influence des casinos sur les mœurs. — Et sur le goût. — Les théâtres s'en vont.

Un poète dont j'oublie le nom, a dit quelque part :

« Le Flamand, né buveur, créa l'estaminet. »

Je ne sais si l'on pourrait dire avec la même exactitude que le Flamand, né buveur, créa les casinos, mais il est certain que Bruxelles possède depuis longtemps des établissements de ce genre, et qu'ils sont nés de la combinaison de l'amour de la bière, de la passion du tabac, et de l'appétit musical, que nos compatriotes nourrissent à des degrés à peu près égaux.

Le casino, ou café-concert est devenu pour les chanteurs nomades d'autrefois, dont la race se perd de jour en jour, un terrain vague où ils plantent leur tente pour toute une saison, et la création de ces établissements musico-hachiques, a passé dans nos mœurs, sur lesquelles ils exercent une singulière influence.

Le premier café-concert ouvert à Bruxelles fut le Jardin d'Hiver ; c'était une vaste salle ornée d'un lattis quadrillé vert-pomme, simulant une treille où la vigne était représentée par un lierre étiolé. Le personnel en était restreint, l'orchestre douteux, le répertoire modeste. Les chanteurs ne se hasardaient guère au delà du nocturne à deux voix et de la chansonnette comique en costume.

Ce Jardin d'Hiver mourut lentement à la lueur de quelques rares hecs de gaz, et de sa cendre naquirent une foule de rejetons plus vivaces, plus splendides, et surtout plus ambitieux que leur père.

Ce fut d'abord le Casino Belge, enterré depuis, puis le Casino des Galeries Saint-Hubert, le Château des Fleurs, le Casino d'Ixelles, le Casino Lyrique, et le Paradis des Roses.

Aujourd'hui, les uns ne s'ouvrent que pendant l'été, quand les théâtres chôment. Tels sont le Château des Fleurs et le Casino Lyrique.

Leur personnel se recrute principalement parmi les artistes secondaires auxquels la fermeture des petits théâtres fait des loisirs trop longs pour leur maigre bourse. Ces troupes de hasard, composées des éléments les plus divers, parmi lesquels il se rencontre quelquefois des artistes de mérite, jouent de préférence la folie-vaudeville, et s'élèvent parfois jusqu'au grand opéra. L'exécution y est tolérable quelquefois, pitoyable souvent, mais elle soulève invariablement de véritables orages d'enthousiasme.

Ce qui leur réussit le mieux, ce sont les opérettes du répertoire des Bouffes Parisiens. Ainsi, nous nous rappelons avoir vu représenter convenablement l'été dernier, au Château des Fleurs, les *Pantins de violette*, cette spirituelle bouffonnerie d'Adolphe Adam.

Le public de ces cafés-théâtres varie suivant l'état de la température. Les jours de pluie y amènent un auditoire souvent assez choisi dans sa partie masculine : la robe et l'épée, la littérature et les arts, le commerce et la banque s'y donnent volontiers rendez-vous quand le mauvais temps rend inaccessibles les concerts du Waux-Hall, du Jardin zoologique, et les promenades publiques.

Les dames de l'auditoire y sont généralement isolées ; assises dès l'ouverture des bureaux, à une table solitaire, elles se lèvent, elles vont, elles viennent, s'égarant dans les allées nombreuses du jardin, espérant, nouvelles Armides, attirer sur leurs pas quelque Renaud pris au piège de leurs œillades provoquantes.

Le Paradis des Roses, une autre variété du genre, est ouvert en toutes saisons. La salle ressemble aux deux précédentes ; c'est un long parallélogramme dont les quatre murs sont ornés de corbeilles, de fleurs fantastiques et d'oiseaux invraisemblables, le tout peint à la détrempe, — et dont le fond est occupé par une scène de petite dimension.

Seulement le Paradis des Roses a ceci de particulier, que toutes les pièces qui s'y jouent sont de la composition d'un littérateur *ad hoc* attaché à l'établissement, et que tous les rôles de femme y sont joués par la même artiste qui est à la fois fondatrice, propriétaire, directrice, régisseuse, grande coquette, ingénue, soubrette, soprano, contralto, prima-dona, dugazon, première danseuse de l'endroit et femme du littérateur susdit. Cette multiplicité d'aptitudes diversées est, dit-on révélée chez M^{me} Isménie (c'est son nom) à la suite d'un héritage inattendu qui lui est tombé du ciel. Un parent éloigné, quoique inconnu lui légua, pour le plus grand bonheur des habitués du Paradis des Roses, une manière de boîte de Pandore d'où s'échappèrent soudain toute une collection de qualités dramatiques, mimiques et chorégraphiques. M^{me} Isménie a réalisé le mythe de l'artiste-omnibus. Quelle bonne fortune pour nos grands théâtres, s'ils parvenaient à mettre la main sur un de ces talents universels !

Du reste, il faut lui rendre cette justice, le talent de cette dame se déploie avec une puissance égale dans tous les genres ; elle chante comme elle récite, elle pleure comme elle rit, elle mime comme elle danse, ... affreusement, — mais les abonnés de son casino n'en demandent pas davantage. Heureux abonnés !

Le véritable type du genre, c'est le Casino des Galeries Saint-Hubert. Là fleurissent dans tout leur éclat la calembredaine croustillante, la romance à roulades, la gargouillade sentimentale, et la brabançonne de rencontre.

La salle, le public et les chanteurs y ont un cachet particulier qui mérite bien les honneurs d'une description.

Figurez-vous, — et ici je ne m'adresse qu'à cette fraction de mes lecteurs qui ne se sont jamais fourvoyés dans cette enceinte, — figurez-vous une grande salle carrée, autour de laquelle règne une galerie profonde supportée par des colonnettes. Les murs et le plafond sont couverts de peintures qui ont une certaine prétention mauresque, mais dont les couleurs et la dorure, fraîches jadis, se sont fondues dans cette teinte uniformément jaunâtre que prend la pipe de terre lorsqu'elle commence à se *culotter*.

Une estrade en fer à cheval, entourée d'une rampe de bees de gaz, sert de support à un large divan de velours cramoisi, où mesdames les artistes étalent pendant toute la soirée les magnificences enfumées de leurs toilettes tapageuses.

L'orchestre y est généralement bon, mais horriblement bruyant. Les chanteurs y sont comme partout ; bons les uns, médiocres les autres, mauvais pour la plupart. Il en est deux, cependant, qui y ont laissé de vifs regrets, et auxquels nous reconnaissons un talent véritable de comique : MM. Duhouchet, aujourd'hui aux Bouffes Parisiens, et Gilles Naza qui vient, croyons-nous, d'ouvrir un nouveau théâtre à Ixelles, à côté desquels il faut citer M^{me} Zélie Vié, qui a une jolie voix, et qui chante fort gentiment.

La température de ce séjour enchanteur varie entre 25 et 40 degrés ; l'atmosphère est saturée d'une fumée de tabac tellement épaisse, tellement opaque, que l'œil ne distingue rien d'abord ; les objets y sont voilés d'une espèce de brouillard nauséabond qui entoure chaque bee de gaz d'une auréole nimbée.

A cette atmosphère se marie agréablement un parfum de bière et de rhum, qui s'échappe d'une forêt de demi-litres et de petits verres dont chaque table est hérissée.

Le public du rez-de-chaussée est une mosaïque assez étrange, composée de toute cette population flottante qui hante volontiers les estaminets à partir de sept heures du soir. Ce sont des étudiants qui n'étudient

pas, des commis voyageurs, des courtains de boutique, des sous-officiers, des provinciaux ahuris, des coiffeurs dilettantes, des garçons-tailleurs qui prolongent le repos traditionnel du lundi jusqu'à la fin de chaque semaine, et quelquefois des artistes que la curiosité amène dans ces parages. C'est, tout contre l'estrade, autour du pianiste infatigable, une vingtaine de petits joveux coquets, frisés, pommadés, gantés de frais, roulant des yeux désespérés, et modulant des soupirs incendiaires à l'adresse des divinités de cet olymppe. C'est encore dans un coin une demi-douzaine de futurs Rothschild, courtiers plus ou moins marrons pour le moment, qui se livrent entre eux aux douceurs anticipees d'une petite bourse, tout en faisant l'œil aux *prime donne* de écans, qu'ils essayent d'éblouir par le clinquant apocryphe de leurs chaînes d'or.

Puis, quelques hraves bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants, et disséminés par groupes de deux ou trois dans toute la salle, quelques douzaines de *Marcos* en quête de quelque Raphaël. Tout cela boit, fume, rit et cause, échange tout haut des interpellations d'un atticisme douteux, pendant que s'égosillent les virtuoses de l'estrade, dont les exercices se terminent inévitablement par un rappel, avec accompagnement de cannes et de verres entre-choqués.

Le public de la galerie est plus curieux encore ; là, dans une température de Sénégal, au milieu du plus épais nuage de fumée, l'œil finit par distinguer des groupes, fort pittoresques dans leur laisser-aller, et composés ordinairement en nombre égal d'hommes et de femmes.

Vous décrire cette population féminine, à peu près la même dans chaque casino, c'est chose hardie et difficile... Essayons cependant.

Vous avez vu sans doute cette comédie osée qu'Alexandre Dumas fils a intitulée le *Demi-Monde*, et vous connaissez cette charmante distinction du panier des pêches à trois francs, et du panier des pêches à quinze sous. Eh bien ! ces dames, les habituées du Casino, ce n'est pas le demi-monde, ni même le quart ; — dans quelle infime fraction de monde faut-il les enfermer ? c'est ce que je ne saurais dire. Figurez-vous des pêches à un sou.

Qu'il vous suffise de savoir que le vaudevilliste le plus hardi reculerait devant l'entreprise téméraire de mettre en scène leurs toilettes, leurs allures, leur conversation et leurs mœurs. Du reste, leur vocabulaire est *fort en gueule* ; elles fument comme des suisses, et sirotent agréablement le rhum et l'eau-de-vie. Un *Watteau* de l'école de M. Courbet serait seul assez audacieusement réaliste pour profiler ces incroyables silhouettes, et l'aspect général de cette galerie se traduit admirablement par le *shocking* ! de la pudibonde Albion. — Aujourd'hui on va au Casino comme autrefois on courait le *gnilledou*.

Le dimanche, le public a un autre aspect ; on y voit en grand nombre des ouvriers et d'honnêtes pères de famille qui ne craignent pas d'amener leurs enfants dans ce purgatoire, et qui rient à gorge déployée aux calembours risqués du Levassor en vogue, pendant que leurs femmes et leurs filles essayent vainement de supporter sans rougir les regards effrontés des Lovelaces de l'endroit. Nous ignorons si, au point de vue de la spéculation privée, les casinos sont une institution avantageuse ; mais, à coup sûr, au point de vue de la moralité publique et du goût musical, ils exercent une influence déplorable. Là, l'esprit s'habitue aux saillies de carrefour, aux calembours moisés, aux graveleuses équivoques ; là, le tympan s'accoutume sans se déchirer aux vocalises impossibles, aux dégringolades féroces, aux hurlements inhumains. Là se chantent et s'applaudissent toutes les rapsodies soi-disant musicales qui dorment dans les cartons des éditeurs de musique ; en un mot, de là est sorti ce goût dépravé qui n'apprécie plus que les platitudes de toute espèce, et qui a fait un succès presque européen à cette détestable complainte du *Sire de Framboisy*.

Qu'on y prenne garde ; c'est peut-être moins à l'incurie et aux *intelligentes* réformes de M. Quéhus, qu'à l'institution des cafés-chantants, qu'il faut attribuer la décadence de l'art dramatique à Bruxelles, et le vide désolant de nos théâtres secondaires, jadis si fréquentés. N'a-t-on pas vu à Paris, — et ceci soit dit sans aucune comparaison blessante, — les théâtres des Bouffes et des Folies nouvelles, prospérer au détriment des grandes scènes, et acaparer, pour l'exécution de leurs pantalonnades, des artistes dignes de meilleures œuvres ? Qui sait si dans vingt ans il n'en sera pas de même de notre opéra, et si nos grands maîtres n'auront pas cédé la place à quelque fabricant de fredons et de lariflas ?

BÉNÉDICT.

CORRESPONDANCE.

Château de Steenockerzeel, 28 janvier 1857.

Messieurs,

Je ne suis qu'une faible femme, et vous voulez bien me confier le courrier de Steenockerzeel ; je sens que l'Europe a les yeux sur moi, et j'en suis tellement émue que je suis capable de devenir méchante ; tâchons cependant d'éviter cet écueil.

Vous avez pensé, messieurs, qu'*Uylenspiegel* devait avoir un correspondant à Steenockerzeel, et c'est ce que je ne saurais trop louer. Jusqu'à présent les journaux ne se faisaient adresser des courriers que des villes capitales ou de l'île des Serpents, de cette façon les personnes qui lisent plusieurs journaux se trouvent condamnés à lire dix comptes rendus différents de la pièce nouvelle, et dix appréciations du même fait. Vous ne voulez pas vous constituer les éditeurs des banalités qui courent les colonnes des autres journaux ; il vous faut au contraire des correspondances provenant des endroits inexplorés par la chronique ; je ne vous dis que cela : vous en aurez.

Une correspondance de Steenockerzeel est certes chose neuve, mais je n'ose pas prédire que ce soit chose intéressante ; en effet, les faits manquent complètement dans cette localité ; mais heureusement il reste toujours au chroniqueur la ressource de houspiller les gens, pour satisfaire ses ressentiments personnels ; de plus, rien ne peut l'empêcher non plus d'introduire habilement dans ses lettres des observations fines et pleines de tact sur la généalogie des Ptolémée ou sur la politique de Numa-Pompilius.

Cette fois cependant je ferai de l'histoire contemporaine ; j'ai à vous parler d'un bal, mais quel bal ! Un bal comme on n'en avait jamais vu ! un bal comme on n'en verra plus ! Quel drôle de bal ! Je veux parler de la fête du notaire Cooremans, le même dont vous avez déjà inséré quelques poésies réalistes.

Quand je suis entrée dans le premier salon, je me suis crue à la frontière, et j'ai vu le moment où on allait réclamer mon passe-port ; trois personnes me barraient le passage : l'une me demandant mon nom et l'inscrivant ; la seconde me tendant une rosette blanche avec ces mots : Au plus aimable ! la troisième me donnant une rosette verte en me disant : Au meilleur cavalier.

Les jeunes gens de leur côté ont reçu des rosettes à distribuer : à la plus belle, et à la plus aimable !

Le dépouillement général s'est fait après le cotillon ; je suis trop discrète pour vous citer les noms des vainqueurs ; qu'il vous suffise de savoir que cet essai de suffrage universel a produit quelques résultats baroques.

Ici je me permettrai une digression pour vous dire que je crois le notaire Cooremans un vil plagiaire ; en effet, un de mes voisins de campagne avait dans le temps un chien merveilleux qui exécutait des tours charmants ; il avait surtout un tact exquis pour désigner la personne la plus amoureuse de l'honorable société ; il est vrai qu'il n'avait pas de rosette ; il se bornait à toucher de la patte la personne qu'il voulait indiquer. Ce caniche était fort galant, on lui avait appris à ne signaler que des personnes du sexe qui porte jupons ; il ne fut en défaut qu'une fois en désignant un prêtre ; la soutane avait causé son erreur.

Vous pouvez être certains de la vérité de cette anecdote ; j'ai intimement connu le chien.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y ait une certaine analogie entre le talent de ce maître chien et les fonctions dévolues aux invités de M. Cooremans ?

On dit que l'honorable notaire se propose de n'en pas rester là, et qu'à son prochain bal il veut faire décerner par ses invités : des prix de croissance, des prix de santé, et des prix de propreté, tout comme dans les pensionnats bien organisés ; de cette façon les qualités de chacun seront constatées par-devant notaire, comme le disait fort bien un des invités.

Quant à moi, je trouve charmante l'idée de M. le tabellion : il peut être bien certain de n'avoir à ses réunions que des personnes aimables et bien portantes ; les autres, trop certaines d'une chute, ne voudront pas se présenter.

L'émotion que m'ont causé les précieuses innovations de M. Cooremans, m'a empêchée de m'occuper, comme je l'aurais voulu, des toilettes de ce que vous autres, hommes, voulez bien appeler la plus belle moitié du genre humain, — merci.

Mais, je n'ai aucun prétexte pour ne pas vous décrire le ravissant costume que je m'étais choisi pour la cir-



Imp. P. H. Han, rue des Pères, 76

UNE VOCATION D'AGENT DE CHANGE.

— Moi, j'ai jamais eu de goût pour un état; mais en v'la z'un pourtant que j'aurais peut-être pu faire. C'est pas fatigant et c'est assez distingué.

GALERIE D'UYLENSPIEGEL.



VICTOR VANHOVE.

constance. Figurez-vous, messieurs, que j'avais une délicieuse robe en tulle-illusion jaune, avec quatorze volants avivés de giroflées et de gobéas entremêlés; le corsage était à pointe busqué avec trois bouillonnés aériens par devant et par derrière. J'avais une coiffure en mousse d'Islande, et deci delà quelques bouquets d'immortelles qui contribuaient encore à relever ma piquante physiologie, avec laquelle j'ai l'honneur d'être toujours

Votre toute dévouée,

Vicomtesse NOËLIE DE LA TISSERANDIÈRE.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE.

Liège, le 28 janvier 1857.

Mon cher Uylenspiegel,

Nous venons d'assister à une véritable solennité artistique : la Société des concerts du Conservatoire a donné samedi sa première soirée. Les noms de Mozart, d'Haydn, de Beethoven brillaient sur l'affiche. La grande musique classique, que l'on a si souvent calomniée en la déclarant froide et sans attrait, venait, dans tout l'appareil de son imposante grandeur, s'offrir à l'appréciation d'un public éclairé.

La grande symphonie de Mozart — *Jupiter*, — le gracieux air de *Zaïre*, de Mercadante, le grand concerto pour violon, de Beethoven, et les quatre premières parties de l'oratorio d'Haydn — *La Création du monde* — composaient le concert.

L'orchestre du Conservatoire, conduit par M. Henrirotay, a compris et exécuté parfaitement la symphonie de Mozart; le génie du maître semblait s'être communiqué aux musiciens et les réchauffer de sa flamme. C'était admirable de précision et d'ensemble.

L'oratorio de *la Création* ne pouvait pas être rendu d'une façon aussi brillante, et cela se comprend de reste quand on réfléchit au grand nombre d'exécutants, à la puissance et à la beauté des voix qu'exige cette composition grandiose, pour être interprétée dignement. Les grands festivals qui réunissent toute l'Allemagne musicale nous donnent, sous ce rapport, un exemple qu'il nous est malheureusement impossible d'imiter.

M. Vereken, excellent professeur de chant, dont la réputation est bien établie chez nous, a chanté, avec sa mauvaise voix, l'air de *Mercadante*, dont il a su vaincre toutes les difficultés. C'est là un échantillon de ce que peuvent l'étude et le travail sur un organe rebelle.

Mais le héros de la fête, celui qui a mérité et obtenu une véritable ovation, c'a été notre jeune violoniste, M. Jacques Dupuis, qui a grandi de cent coudées depuis cette soirée mémorable. Il a déployé, dans le concerto de Beethoven, des qualités vraiment transcendantes. Je vous souhaite d'entendre bientôt ce nouvel émule des Léonard et des Vieuxtemps, et vous verrez s'il y a de l'exagération dans les éloges que je lui accorde ici.

Jacques Dupuis a été proclamé maître après cette épreuve décisive; il a la pureté et l'ampleur du son, la verve et la chaleur, le moëlleux, la finesse du jeu, la perfection du mécanisme; il a aussi cette *maestria* qui caractérise les grands artistes.

Il a surtout montré tout son mérite par la manière dont il a composé et exécuté ses deux cadences, vrais modèles du genre.

Le chef-d'œuvre de Beethoven ne pouvait trouver un meilleur interprète. Et c'est une bien belle chose que ce concerto, ou plutôt cette symphonie admirable! Quel style vigoureux et grandiose! Quelle magnificence d'harmonie! Quelle variété, quelle délicatesse dans les détails! Le concerto avait duré trois quarts d'heure, et chacun eût voulu le voir recommencer.

On nous annonce pour vendredi une conférence publique sur le mouvement flamand; M. Van der Voort vient faire la contrepartie de M. Hymans. Je doute qu'il ait autant de succès parmi nous que l'ex-rédacteur en chef de *la Presse belge*.

VALENTIN.

M. VICTOR VAN HOVE.

L'artiste dont nous offrons aujourd'hui la charge à nos abonnés, est un sculpteur d'un talent incontestable, et dont le succès ne peut que grandir à mesure qu'il exposera ses œuvres.

Son *Nègre après la bastonnade* a stupéfait les statuaires de notre heureuse Belgique, par sa hardiesse, son originalité et sa vérité sauvage. Les néo-Grecs, les pâles imitateurs de Phidias et de Praxitèle, jetèrent des clameurs à la vue de cette œuvre nouvelle, sortie tout entière du cerveau de son auteur, sans alliage, sans réminiscence, sans parti pris. Malgré le succès obtenu à Bruxelles, le *Nègre* ne fut pas reconnu digne d'encouragement; le jury de l'Exposition universelle, où Van Hove l'exposa de nouveau, fut moins aveugle que notre jury des récompenses, et lui décerna une médaille d'honneur.

Van Hove est Belge; c'est un *avaleur* de beefsteacks, un buveur de bière. Cela ne l'empêchera pas d'arriver rapidement à une grande réputation bien méritée. Les talents originaux sont rares à notre époque, et notre pays sera fier d'avoir vu naître le sculpteur réaliste dont vous avez la charge sous les yeux.

E. P.

A monsieur MOXIN, de FIGARO.

Monsieur,

Dans un article intitulé *les Chroniqueurs*, au milieu de beaucoup d'autres choses très-spirituelles, vous avez écrit les lignes suivantes :

« Vous rappelez-vous les charmantes chroniques que » faisait Jules Lecomte? Quant à moi, je me souviendrai » toujours qu'un matin, dans un de ses courriers de » Paris, je vis mon nom imprimé tout du long avec cette » mention honorable : vaillant journaliste. M. Jules Le- » comte ne me connaissait pas, et je ne connaissais pas » M. Jules Lecomte, j'allai le trouver, et depuis ce jour- » là, j'ai conçu autant d'affection pour l'homme que » j'avais d'estime pour le chroniqueur. Et comme il » savait les Flamands par cœur! A côté des friandises, » des primeurs nouvelles, des petits plats de dessert » qu'il soignait pour l'estomac délicat des Parisiens, il » servait à ces mangeurs de roastbeef, à ces avaleurs de » beefsteacks, à ces buveurs de bière à pleins vidrecomes, » des calembours tout saignants. On les lui a reprochés, » c'est une misère; un rossignol mourrait de faim près » d'une botte de foin, et un âne près d'un grain de mil. » MM. les Flamands aiment les calembours, M. Jules Le- » comte leur en servait à bouche que veux-tu, et faisait » bien. »

Voulez-vous me permettre, monsieur, d'essayer de répondre quelques mots à cette prose fine et ciselée? Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'un pauvre Flamand a le droit de se défendre quand on l'attaque, — quelque obtuse que soit son intelligence. Si vous rencontriez ça et là dans ma prose quelques flandricismes grossiers, veuillez ne pas trop m'en vouloir, et songez que vous pourriez avoir à répondre en flamand à un article qui vous viendrait de nos pays brumeux.

La gratitude est une belle chose, monsieur; vous avez été mentionné comme un vaillant journaliste par M. Jules Lecomte, et je conçois que vous lui en sachiez gré. Vous vous souvenez des *charmantes chroniques* de M. Lecomte; mais il me semble que vous avez trop de mémoire en ce qui vous concerne dans ces chroniques. Un esprit plus modeste eût sans doute passé sous silence les louanges qu'on lui eût adressées; mais pent-être que — esprit modeste — veut dire petit esprit; je ne puis donc que vous approuver lorsque vous rappelez au public que vous êtes un vaillant journaliste. Il n'y a que les méchantes langues qui trouveront votre affection pour M. Lecomte un peu intéressée.

Ce que j'approuve moins — si vous le permettez — c'est la façon dont vous cherchez à pallier les vulgarités littéraires de M. Lecomte. Pour arriver au but louable que vous vous proposez, il semble, monsieur, que vous n'avez rien trouvé de mieux que de nous accuser, nous Flamands innocents, de trop aimer la viande de bœuf, la bière et les calembours; enfin, pour nous écraser tout à fait, vous nous faites spirituellement comprendre que nous sommes des ânes pour lesquels le foin littéraire est bon.

Je savais depuis longtemps que les Parisiens se nourrissent exclusivement de nectar et d'ambrosie, en véritables dieux qu'ils sont. S'il en est un, — très-rarement, — jamais, — qui s'abaisse jusqu'au beefsteack, c'est sans doute quelque pauvre d'esprit, un être matériel que la grand-ville chassera l'un de ces jours vers nos frontières. A ce compte, monsieur, je crois bien que la Belgique

aura sa population doublée avant peu, et j'espère que M. Véron voudra bien venir nous faire le menu de nos diners.

Nous sommes des buveurs de bière, et c'est là un grand crime, hélas! Si encore cette bière n'était pas le vulgaire *faro*, — si elle était fabriquée à Strasbourg ou à Paris, — il y aurait moins de honte à la boire. Mais on ne peut boire que ce que l'on a. Je sais bien qu'il s'est trouvé des Parisiens assez belgifiés pour s'adonner au *faro* d'une façon tout à fait animale. Je me rappelle même qu'il y a une dizaine d'années, un fameux critique français, M. *** , assistant à un bal donné à la gare de la station du Nord, était ivre de *faro*, ivre comme un portefaix; — tellement ivre que lui, l'élégant critique, le prince de la fêrule, s'écriait à chaque pas, en trébuchant :

— Tous les Belges sont des cochons !

(Pardonnez-moi, monsieur, la trivialité de cette citation, mais je ne suis qu'un pauvre historien réaliste, et je ne sais point semer mes souvenirs de fleurs de rhétorique.)

Un officier des guides, entendant cette phrase délectable, friandise bonne pour les estomacs des Parisiens, prit M. *** par le bras et le conduisit devant une glace en lui disant :

— Voilà comme les cochons sont fait, monsieur ***.

Nous sommes des *avaleurs* de beefsteacks, oui, monsieur. Mais croyez-vous sincèrement que cela nous empêche d'avoir un peu de bon sens? Vous avez tort de vous figurer que M. Lecomte, que vous estimez tant comme chroniqueur, ait eu beaucoup de succès chez les bons Flamands. Si vous aviez lu nos journaux, — je vous demande pardon de cette ontrecuidance, — vous vous souviendriez peut-être que M. Lecomte, avant le procès qu'il fit à M. de Soubiranne, était quotidiennement houspillé par nos littérateurs. Nous n'avons pas été lents à nous apercevoir que son style était prétentieux et dur, que ses jeux de mots étaient assaisonnés au gros sel, et que ses anecdotes n'avaient pas toujours le tour délicat auquel nous avions habitués quelques-uns de vos chroniqueurs. Il est vrai que nous n'avons sans doute pas tout ce qu'il faut pour découvrir dans les courriers de M. Lecomte les friandises et les primeurs nouvelles que vous y admirez.

Pourquoi nous reprocher de trop aimer les calembours, monsieur? Ne vous semble-t-il pas qu'en faisant ainsi vous vous donnez sur les doigts? Le calembour est éminemment parisien, et, si je ne me trompe, la langue française est une des rares langues qui prêtent au jeu de mots. En flamand, on peut en créer si peu, qu'il n'y a pas moyen d'en faire un vaudeville. Vos vaudevilles, au contraire, ne sont-ils pas des tissus trop légers, — à part de rares exceptions, — sur lesquels on a brodé des calembours à profusion? Les Parisiens ne l'ont-ils pas dit eux-mêmes : — Le calembour est l'esprit de ceux qui n'en ont pas. — Or, vous l'avez inventé, — et je ne crois pas que ce soit seulement pour l'exportation.

Je sais bien qu'il est de mode de taper en aveugle sur les pauvres Flamands; les malheureux sont couverts de ridicules. Ah! si nous avions un Molière, que de belles comédies il ferait! Mais que vous ont-ils donc fait, les Flamands, monsieur? Est-ce parce qu'ils n'ont plus voulu lire la prose de votre ami M. Lecomte que vous les rudoyez ainsi? Pour le charmant chroniqueur, quitter la rédaction de *l'Indépendance* c'était cependant une occasion de cuisiner éternellement les primeurs et les friandises que vous aimez, — et de laisser enfin de côté les beefsteacks littéraires qu'il est d'habitude de servir aux Belges.

Les malheureux Belges! Ils sont ici quatre millions à se lamenter pour avoir lu les lignes que vous leur avez adressées, monsieur. Ils avaient quelques illusions, les insensés! Ils se figuraient que quand un quart de siècle a produit des hommes tels que MM. Gallait, Gevaert, de Bériot, Leys, Madou, Vieuxtemps, Portaels, les deux Stevens, Willems, Limnander, Grisar, etc., dans un pays à frontières aussi restreintes que les nôtres, on pouvait avec quelque raison s'enorgueillir d'être né Belge. Hélas! nous voilà désabusés et anéantis par vous, monsieur. La seule consolation qui nous reste, c'est le *faro*, que nous serons obligés de boire, comme par le passé, à pleins vidrecomes.

« Un rossignol mourrait de faim près d'une botte de foin, » dites-vous très-élégamment, monsieur. Comme j'aime beaucoup le chant de ces petits oiseaux du bon Dieu, j'aurai soin, si j'en rencontre, de ne pas vous les adresser.

Agréez, monsieur, l'expression de la confusion d'un Belge qui ose prendre la liberté de vous répondre aussi hardiment.

E. PITTORE.

BIBLIOGRAPHIE.

Il a paru dernièrement à Gand, un roman dû à un auteur belge, M. Albert Vander Naillen, avec le titre de : *Une Fleur brisée*.

Nous aurions laissé passer dans le silence et l'oubli cette production digne du comptoir de l'épicier, si la *Revue trimestrielle* n'en avait publié, dans son numéro de janvier 1857, un éloge ridicule à force d'exagération.

Le recueil, fort estimable d'ailleurs, que dirige M. E. Van Bommel, ne nous avait point habitués à pareille indulgence. — Pour nous, qui avons la prétention, fort outreucidante peut-être, de rendre à chacun la justice qui lui est due, nous voulons donner à nos lecteurs quelques échantillons du style et de la manière de M. Albert Vander Naillen.

On lit dans sa *Fleur brisée* :

Page 6. « Les toits en sont couverts de plantes parasites, semées probablement par des oiseaux voyageurs. »

Page 8. « Si parmi ces moyens il lui en paraissait un devant réussir mieux que les autres, elle l'employait à outrance.... Un soir, Mme de Saint-Louis s'était longuement étendue sur un brin d'herbe dont elle avait décrit l'anatomie... »

Page 15. « L'amour est le surnumérariat de la femme. »

Page 20. « Et vous voulez jouer ce morceau-là sur une ophicléide ? »

Page 38. « Arthur étant toujours au bras de Mme de Saint-Louis, pestait intérieurement, et aurait volontiers vu cette dame s'élever dans les airs, emportée par la chanson d'un merle qui bégayait dans le taillis voisin. »

Page 45. « Et elle ne lui fit des reproches que pour avoir sorti dans l'obscurité. »

Page 55. « Et je feignerais une indisposition continue. »

Page 59. « Je voudrais, cher lecteur, que vous vous joignassiez à moi. »

Page 76. « Le mariage devait avoir lieu quelques mois plus tard. Notre gros chasseur se vit ainsi arrivé près du but qu'il désirait atteindre : le repos et la bonne nourriture. »

Page 119. — « Telle était la vacillité de son esprit, qu'il était impossible de le tenir concentré. »

Voilà ! Et ces citations ne sont pas découvertes à force de recherches, tout le reste est dans le même goût.

Le style est désolant d'un bout à l'autre. Quant à la trame du roman, c'est une histoire qui a été racontée des centaines de fois, seulement beaucoup mieux que par M. Vander Naillen.

Les événements s'y préparent avec une invraisemblance magnifique. Les caractères sont hideux les uns, ridicules les autres, absurdes tous ; les détails de mœurs n'ont rien d'humain, et les saillies que l'auteur appelle lui-même spirituelles, seraient huées devant les tréteaux d'une baraque de foire. En un mot, la *Fleur brisée* de M. Vander Naillen est sans contredit de la famille de celles dont les pharmaciens extraient les narcotiques.

BÉNÉDICT.

BULLETIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Le Cercle des Arts a donné samedi une brillante soirée musicale dans laquelle M. Steveniers et quatre autres artistes ont exécuté deux morceaux de musique de chambre qui ont été fort applaudis.

M^{lle} Artot, dont nous avons déjà si souvent constaté les succès depuis deux mois, a obtenu cette fois encore un véritable triomphe dans les airs des *Nozze di Figaro*, de la *Gazza Ladra*, dans le *brindisi* de Lucrèce, et surtout dans un morceau de Haendel qu'elle a dit avec une *maestria* qui prouve les dispositions heureuses et les sérieuses études de l'élève en même temps que l'excellence des leçons de son professeur, M^{me} Viardot.

Théâtre Royal de la Monnaie. — Deux nouveaux artistes ont débuté la semaine dernière au Théâtre de la Monnaie ; c'est d'abord M. Ledent, second ténor, reçu par 300 voix sur 323 votants. M. Ledent a de la voix, et pourra au besoin aider M. Aujac à supporter le lourd fardeau du répertoire ; mais il faudra qu'il s'étudie à corriger certaines imperfections dans son chant souvent guttural, et dans son jeu qui trahit l'inexpérience de la scène.

M^{me} Anna Delly, première chanteuse légère, a plus de planches, pour nous servir d'une expression consacrée, et elle dit bien le récitatif ; mais ses vocalises laissent à désirer comme justesse et comme goût. Elle a chanté fort bien l'air du *Serment* qu'elle avait intercalé dans la leçon de chant du *Barbier* ; mais à notre avis, ce n'est pas sur ces morceaux connus de tout le monde, et devenu pour ainsi dire le pont aux ânes de toutes les chanteuses légères, que le public doit prendre la mesure de leur talent. C'est dans les morceaux saillants de chaque rôle, et dans les ensembles surtout qu'il faut les juger.

M^{me} Delly paraît avoir une affection prononcée pour les points d'orgue supplémentaires, et il est à craindre que son admission ne rende ses rapports avec le public froids et désagréables. Pour elle, le plus prudent serait de se retirer.

BÉNÉDICT.

Conférences publiques de M. Bancel.

Il est de ces orateurs à la parole énergique, qui forcent l'attention, en établissant une sorte de connexité entre l'esprit, l'âme et le cœur de ceux qui les écoutent ; ils savent remuer toutes les fibres de nos passions ; ils évoquent tout ce que nous pouvons recéler en nous de nobles sentiments, de louables espérances et d'intimes regrets.

Tel est M. Bancel que nous avons entendu mardi passé, à l'Université libre. Ce professeur a, selon quelques personnes, le grand tort de métamorphoser son cours en plaidoyer politique ; mais ceux qui lui adressent un tel reproche oublient sans doute qu'il a entrepris l'étude morale, et non pas l'étude littéraire des écrivains dont il s'occupe.

Cette fois, les œuvres de Corneille formaient le sujet de l'entretien, et Horace, le plus beau monument tragique élevé au patriotisme, fut choisi par M. Bancel comme chef-d'œuvre parmi des chefs-d'œuvre.

Nulle part Corneille ne parle mieux le langage de la liberté ; nulle part, il ne montre mieux le véritable amour paternel, qui ne s'adresse pas à la vie, au corps, à la matière, mais à l'âme, à l'honneur du fils.

M. Bancel a analysé le grand poète avec talent, et que l'on nous passe cette expression, avec une rare énergie, si l'on peut appliquer l'énergie à l'analyse.

Il a trouvé occasion de développer de grandes vérités, et nous voudrions en vain rappeler par quelques froides lignes, les chaleureuses paroles qu'il prononçait ; le mieux à faire pour ceux qui voudront comme nous entendre parler avec conviction et éloquence, de liberté, d'héroïsme et de patrie, c'est d'aller écouter M. Bancel.

OSCAR MAX.

LIEGE. — MM. Vandenoorn frères ont donné dernièrement un brillant concert au local de la Société d'Émulation. La salle était comble. La célèbre fantaisie de Liszt, *les Patineurs*, exécutée sur le piano par M. E. Vandenoorn, a provoqué les applaudissements enthousiastes d'un public d'élite. Le même succès a été obtenu par M. J. Vandenoorn dans le troisième concerto de M. Herz, avec accompagnement d'orchestre. Les deux virtuoses ont été rappelés avec acclamations de la salle entière.

M. et M^{me} Warnots, qui prêtaient leur concours à cette soirée, ont été parfaitement accueillis.

LOUVAIN. — La Société *Thalie*, de Bruxelles, est venue donner dans notre ville une soirée dramatique qui a obtenu le plus brillant succès. La représentation se composait de : *Pas de fumée sans feu*, *Elle est folle*, et *Pascal et Chambord*, comédies-vaudevilles. Ces trois pièces ont été jouées avec beaucoup de talent par les amateurs de Bruxelles. M. V. D. R. surtout a rempli le principal rôle de : *Elle est folle*, en véritable comédien.

ÉTRANGER.

PARIS. — M. Maquet, à qui l'on a attribué la plupart des romans publiés sous le nom d'Alexandre Dumas, entre autres *les Mousquetaires* et *l'ingé Ans après*, vient de faire jouer à la Porte-Saint-Martin un drame intitulé *la Belle Gabrielle*. Ce sera, paraît-il, un grand succès d'argent. Les principaux rôles sont interprétés par Fechter, M^{me} Page et Laurent.

— On parle d'un nouvel ouvrage de M. Lambert Thiboust, répété assidûment au Théâtre de l'Odéon, sous ce titre : *les Princesses de la Rampe*. — D'autre part Léon Gozlan vient de lire au Vaudeville *la Famille Lambert*, et Arnauld à l'Ambigu, *le Roi de Corse*.

— Madame Rauis, notre compatriote, vient d'être engagée au Théâtre-Lyrique où elle doit débiter dans le rôle de *Fanchonnette*.

— M^{me} Frezzolini remporte les plus brillants succès dans *Itigoletto*, l'opéra de Verdi nouvellement inauguré au Théâtre-Italien. — M. Corsi n'est pas à ce qu'il semble à la hauteur de son rôle.

— La première représentation de *Psyché*, livrée de Th. Barrière et Michel Carré, musique d'Ambroise Thomas, a eu lieu à l'Opéra-Comique.

— Le Théâtre-Français poursuit les représentations de *Turcaret*.

Cette comédie, le seul ouvrage du genre, qui soit sorti de la plume de Lesage, a été placée immédiatement après *Tartuffe* et le *Bourgeois gentilhomme*. Le type auquel est resté ce nom de *Turcaret* est celui des traitants de la fin du règne de Louis XIV. Merveilleusement dessiné, comme celui de Frontin, de M^{me} Jacob et de tous les personnages principaux, il amuse, s'il ne peut inspirer l'intérêt.

Bressant, Provost et Samson ont été les dignes interprètes de ce chef-d'œuvre.

K. S.

ZIGZAGS.

Connaissez-vous X..., ce gros et joyeux farceur, à la taille épaisse, aux cheveux blonds et frisés, aux lèvres rieuses, au visage rond et épanoui comme une pivoine ?

Vous l'avez reconnu, je gage, rien qu'à sa redingote noisette, à ses sous-pieds démesurés, à sa chaîne de notaire, aux bagues sans nombre qui emprisonnent ses doigts grassouilleux, et surtout au petit ventre rotund et rebondi, qui descend en forme de poire sur ses petites jambes, et qu'il appelle volontiers son *tambour* après diner et après boire.

Ainsi, quand le repas a été copieux et succulent, le vin vieux et le café parfumé, X... dit familièrement à sa moitié, — car il est marié, — Léocadie, ne trouves-tu pas que mon tambour va bien ?

Or, l'autre jour X..., si jovial d'ordinaire, était assis au café des *Mille Colonnes*, le dos à la muraille, contemplant mélancoliquement, par dessus la forme sphérique de son ventre appuyé sur le marbre de la table, la vapeur odorante qui s'échappait de sa demi-tasse. Ses yeux ne brillaient plus, ses lèvres ne souriaient pas, ses doigts n'avaient pas de bagues.

— Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie... ? déclama un ami.

X... le regarda tristement, poussa une sorte de hennissement plaintif, et lui fit à l'oreille un récit que j'eus l'indiscrétion d'écouter jusqu'au dernier mot.

Voici ce que j'appris :

X..., bon époux d'ailleurs, et bon père sans doute si jamais le Ciel lui accorde, — comme à Guillaume Tell — le bonheur d'être père, s'était senti la veille d'humeur aventureuse. Une affiche de bal masqué, une de ces tentations bariolées de rouge et de vert qui s'étalent à tous les coins de rue pour la perdition des âmes, lui avait donné dans l'œil pendant qu'il regagnait le domicile conjugal.

A peine eut-il posé sa tête sur l'oreiller, que des sarabandes d'idées folichonnes se mirent à tourbillonner dans sa cervelle. Il lui sembla que des nuées de pierrettes blanches et de dominos roses exécutaient une ronde folle autour de son bonnet de coton.

X... n'y put tenir. Il se leva furtivement, colla son oreille contre la porte de l'appartement de sa femme... Aucun bruit ne se faisait entendre ; madame dormait.

X... ouvrit sa porte avec des précautions d'amoureux et de voleur, descendit à pas de loup, et s'élança dans la rue en esquissant un entrechat accompagné d'un hurra étouffé.

Puis il courut chez un costumier, prit un domino, et...

Mais pendant que l'époux oubliait le respect conjugal dans des mazurkas illicites, M^{me} X..., aidée de sa fidèle Lise, — une Dorine de quatre pieds à peine, — s'esquiva de son côté, pour aller goûter, sous l'impénétrable incognito d'un domino de satin, les joies d'un carnaval anticipé.

Les deux époux rentrèrent avant le jour, chacun de son côté, sans encombre. Ils déjeunerent comme de coutume, et chacun d'eux s'étonna de trouver son conjoint beaucoup plus causeur, plus aimable et plus empressé que d'ordinaire.

Madame complimentait monsieur de prévenances et de petits noms d'amitié ; monsieur appelait sa femme *ma chatte*, et voulait lui faire la lecture de son journal.

Bref, tous deux semblaient brûler de quitter la place mais tous deux craignaient de le montrer. Leur mutuelle amabilité les effrayait.

— Saurait-il quelque chose ? disait Madame à l'oreille de Lise.

— Je crois que je suis pincé, ma femme a des soupçons ! pensait Monsieur.

Le déjeuner finit enfin. Madame donna très-longuement des ordres très-confidentiels à sa suivante, et Monsieur en profita pour s'esquiver.

C'est qu'en rentrant le matin il avait caché dans une garde-robe profonde, placée sur le pallier, le domino complice de ses escapades nocturnes ; après avoir eu la précaution de jeter pardessus, deux ou trois paletots hors d'âge.

X... monte l'escalier quatre à quatre, court à l'armoire en question et se met en devoir de reprendre le corps du délit.

Mais, ô surprise ! au lieu d'un, c'étaient deux dominos qu'il trouva sous ses paletots.

Deux dominos ! découverte terrible.

— Ah ça, qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria l'époux terrifié, un domino dans chaque main. Je croyais cependant n'en avoir mis qu'un.

— Je devine ce que c'est, répondit Lise qui accourait pour tirer de sa cachette le déguisement que sa maîtresse avait eu la malheureuse idée de fourrer dans la même garde-robe : — Monsieur est si gros qu'on lui aura donné un domino pour deux !

X... n'osa souffler mot à sa femme ; mais il a confié à son ami qu'il craint fort avoir pris aussi une épouse pour deux.

Vous surprendrai-je en ajoutant que cet ami était précisément le n^o 2 de Madame ?

Notre *Galerie d'Uylenspiegel*, qui donne les charges des personnalités artistiques et littéraires les plus connues du pays, a obtenu jusqu'à ce jour un succès incontestable : nous n'avons pas négligé, lorsqu'un artiste étranger jouissant de quelque notoriété passait par Bruxelles, de lui donner place dans notre galerie : nous suivrons la même marche à l'avenir.

Pendant la seconde année qui va s'ouvrir pour *Uylenspiegel*, nous publierons entre autres charges :

MM. de Groux, — Schampheler, — Burnier, — Van Moer, — Gallait, — Portaëls, — Slingeneyer, — Lchon, — Dillens, — Alfred Stevens, — Van Hove, — Dell'Acqua, — Stroobant, — Leys, — de Keyser, — Stallaert, — Chauvin, — Wappers, — Lauters, — Madou, — Wiertz, — Fourmois, — Kindermans, — de Biefve, — Vanderhaert, — Gertier, — Willems, — Marinus, — Dupont, — Léonard, — Lemmens, — Hanssens, — Limnander, — de Bériot, — Vieuxtemps, — Gevaert, — Blaës, — Bosselet, — Van Hasselt, — Victor Joly, — Théodore Juste, — Victor Cappellemans, — Antoine Clesse, — Van Bommel, — Henri Conscience, — Jules Guillaume, — Louis Hymans, — Gense, — Baron, — Hamman, — J. Stevens, — Thomas, — Verlat, — Fraikin, — Simonis, etc., etc.

L'Étoile belge publie l'erratum suivant :

« Hier, dans les couplets sur sir Robert Peel, le troisième commençait par les deux vers suivants, auxquels manquait la mesure. Au lieu de :

*A propos de la Russie
A table après une orgie*

Il fallait dire :

*Dans un discours sur la Russie
Buvant au milieu d'une orgie, etc.*

En prose les fautes typographiques peuvent aisément être saisies et rectifiées par les lecteurs eux-mêmes. — Quand il s'agit de vers, la chose est beaucoup plus difficile. — On peut le voir de reste par l'erratum de l'Étoile. — C'est une des raisons pour lesquelles nous n'aimons pas de publier des pièces de poésie, et nous n'y consentons jamais sans éprouver de vives appréhensions.

Le correspondant à Paris du *Journal de Bruxelles* dit, en parlant de *Figaro*, dans un article où il appelle spirituellement M^{lle} A. Brohan une drôlesse :

« Un journal qui vit de scandale et de ridicule.... »

Il me semble que si un journal pouvait vivre de ridicule, le *Journal de Bruxelles* n'aurait pas été réduit à publier, il y a peu de temps, sa fameuse circulaire genre Patachon.

L'enthousiasme, la vivacité des sentiments qu'il veut exprimer et faire partager à ses lecteurs, peut entraîner parfois un écrivain à de singuliers écarts de connexité...

C'est ainsi que le *National* de jeudi dernier, à propos du banquet offert par les proscrits français aux docteurs Place, Laussedat et Testelin, rappelle que depuis cinq ans ces messieurs ont prodigué leurs soins précieux à leurs compagnons d'exil, à leurs femmes, leurs enfants, etc... — Après quoi il poursuit ainsi son éloge des soins des docteurs précités :

« Nous n'avons eu que trop souvent, hélas ! à enregistrer les coups dont le sort implacable a frappé plusieurs d'entre eux dans leurs plus saintes et leurs plus chères affections !... »

Loin de moi l'idée de railler le dévouement et le savoir connus des médecins précités ; mais il m'est bien permis de demander au *National* si c'est faire une réclame bien flatteuse en faveur d'un médecin, que de s'attendrir, fort éloquentement du reste, sur ses malades, « souvent frappés par le sort implacable ? »

Le *Journal de Bruxelles* accorde les honneurs de sa publicité à une réclame qui commence ainsi :

« Nous voyons depuis quelques années se répandre de plus en plus les *Cuisinières économiques de Godin-Lemaire*, avec lesquelles on fait en si peu de temps de si bonne cuisine, dont la durée est illimitée. »

Une cuisine dont la durée est illimitée, me paraît se concilier assez peu avec l'assertion qu'elle se fait en « si peu de temps. »

Après cela, M. Godin a peut-être voulu exprimer que ses cuisinières économiques (surtout quand on ne s'en sert pas) sont destinées à la confection des conserves.

N. B. — Prière de ne pas se méprendre au sujet de ce dernier mot : M. Godin n'est nullement opticien.

Les lecteurs d'*Uylenspiegel* ont lieu d'être satisfaits et M. Dubos aussi. — On peut désormais produire des truffes à volonté...

Quand je dis à volonté, j'exagère un peu, j'exagère même beaucoup ; — attendu qu'il faut, pour obtenir les tubercules en question, pouvoir disposer d'une forêt de chênes truffiers.

Or, tout le monde ne possède pas une forêt de chênes, — même truffiers.

Mais M. Rousseau de Carpentras en a une...

C'est le *Mémorial de Vauluse* qui l'annonce en même temps que la réussite de l'expérience tentée par ce propriétaire recommandable.

M. Rousseau a réuni M. Antoine de Taillas, juge de paix ; M. Raymond, adjoint à la mairie ; M. Davier, négociant en truffes ; deux cochons ; plus M. Laurain, commandant du 2^e Zouaves. Ces messieurs ont assisté à l'exhumation de truffes nombreuses, semées il y a dix ans, et ingénieusement extirpées du sol par les deux compagnons de saint Antoine, qui faisaient partie de la Société.

La récolte a été magnifique : la culture des truffes est un fait accompli ; — Noël Tisserand est le plus heureux des hommes.

On construit en ce moment à Philadelphie un théâtre nommé *the American Academy of music* : ce monument, construit dans des conditions de luxe exceptionnelles, possédant des salles de bains adjacentes aux loges des artistes, a 150 pieds de façade : il contiendra 3,414 places.

Des bruits d'outre-mer ne désignent pas M. Quéhus comme le directeur probable de ce nouveau théâtre.

Sous la rubrique : *On lit dans le Tintamarre, Figaro* citait, dans son numéro de dimanche, l'un de nos derniers zig-zags. *Figaro* l'avait lu dans le *Tintamarre*, parce que celui-ci avait cru devoir le copier dans nos colonnes. Nous n'y trouvons certes pas à redire, mais nous prions le *Tintamarre*, lorsqu'il voudra bien encore nous faire des emprunts, de n'en pas faire mystère au public.

Malgré les fréquents emprunts que nous avons déjà faits à la *Sentinelle* de Namur, nous ne résistons pas au plaisir de reproduire le petit chef-d'œuvre de chronique théâtrale qui suit :

« La soirée de lundi 8, a procuré de l'amusement et produit de l'effet à un haut degré. »

« La comédie-vaudeville : *Je dîne chez ma Mère*, a été rendue on ne peut plus gracieusement. »

« MM. Dequercy et Lejeune ont été remarqués ; M. Beysson et M^{lle} Jolivet ont été charmants, très-bien en scène, avec esprit, aplomb et talents, ce qui a fait dire à des spectateurs que cette dernière s'était là montrée digne fille de sa mère, à quoi nous avons répondu vouloir bien croire aussi qu'une personne du sexe est fille de sa mère. »

« La *Muette de Portici* est destinée, par sa nature, à faire toujours sensation. »

« MM. Duquercy et Stanislas, etc., se sont distingués dans les premiers actes ; MM. Vanlaire et Bardou, dans les derniers, avec M. Cardonat, qui a été on ne peut plus applaudi, non pas pour sa voix qui est voilée peut-être faute de soin, mais pour la nature de la pièce et pour son aplomb d'acteur. Il est possible que s'il n'avait que la *boisson du rossignol*, le timbre de sa voix serait argenté et métallique. Comme nous ne le connaissons pas assez, il est possible que nous nous trompons cependant du tout, au tout. »

« M^{lle} Quetteville était une jolie princesse ; mais, quoique chantant assez bien, sa voix a été trouvée trop faible pour ce rôle de première. — Elle en était gênée. »

« M^{lle} C. Jolivet jouait la *Muette*. »

« Les chœurs ont été beaux et harmonieux ; le premier solo, applaudi. »

« L'embarras de la *Muette* fait sensation : elle sera délivrée. »

« Le rideau se relève et laisse voir un groupe d'hommes ou de pêcheurs couchés qui se lèvent et qui chantent en chœurs avec d'autres et se mettent en train. »

« Le duo : *Amour sacré de la patrie*, chanté par MM. Cardonat et Vanlaire, a produit des salses d'applaudissements enthousiastes, chaleureux, fiévreux, infinis : car comme ils éclataient d'une force extraordinaire et continue, ils n'ont cessé une première fois que pour reprendre plus vigoureusement, comme pour le plus grand triomphe. »

« La muette est près de ses protecteurs (les pêcheurs) qui la sauvent. Mazaniello (Cardonat) ordonne à ses compagnons de chasser les ennemis. »

« Un chœur de pêcheurs des deux sexes qui se prosternent religieusement, en chantant leur prière, est une scène religieuse et sacrée qui produit un grand effet. »

« Le groupe de patriotes s'anime. Le prince présente l'épée. »

« Mazaniello s'interpose. On applaudit son chant *vengeur*. »

« Les groupes chantent en chœurs. Mazaniello est porté en triomphe comme un saint à une procession. »

« Le temps et notre cadre nous obligent d'abréger ; mais la pièce a réveillé toutes les fibres patriotiques. »

« Si notre bourgeoisie est conséquente avec son enthousiasme et ses tonnerres prolongés et des plus animés d'applaudissements, c'en est fait du érélinisme ou de la *crétonnerie* à Namur, nous ne serons plus parias, on ira jusqu'à nous faire délivrer nos 325,000 francs, les impôts disparaîtront. Mais chat échaudé craint l'eau.... »

Voilà ce que c'est que la *Muette*.

Le pseudonyme n'est d'ordinaire qu'une façon humblement orgueilleuse de crier tout haut son vrai nom. — Je ne dis pas cela pour ceux de mes collaborateurs d'*Uylenspiegel* qui se servent du pseudonyme et qui ont des raisons pour le faire ; je parle en thèse générale. — J'ai signé jusqu'à ce jour mes articles du nom de Victor HALLAUX : la nécessité de ce pseudonyme, transparent comme du cristal d'ailleurs, ne m'étant plus suffisamment démontrée, je reprends mon vrai nom,

VICTOR HALLAUX.

N. B. — On trouvera peut-être que la chose ne valait pas la peine d'être annoncée ; — je ne l'ai fait que pour assumer la responsabilité rétroactive des articles quelquefois personnels que j'ai écrits.

REFUGIUM PECCATORUM.

Jambons. — Réunion désirable quand ils sont bien fumés.

Foi. — Vertu théologale des charretiers.

Discur. — Moments de la journée auxquels le fils se lève et le père se couche.

Scipion. — Une demi-douzaine de surveillants.

Neutralement. — Abeillard germanique.

Galathée. — Raoul par ordre.

Antimoine. — Demi-métal blanc qui a la vertu de préserver des capucins.

Rallier. — Rongeur conduit en prison.

Déchasser. — Se dit du dey d'Alger et de la Monaco.

Lunette. — Siège perché qu'on se place sur le nez pour fortifier des places de guerre.

20 FR. PAR AN
POUR TOUTE LA BELGIQUE.

312 pages de texte.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

20 FR. PAR AN
POUR TOUTE LA BELGIQUE.

104 lithographies.

TEXTE par MM. Victor Hallaux, Bénédic, Noël Tisserand, Isengrin, Noël Jocastre, E. Pittore, Karl Stur, Czeslaw Kariski, E. De Villebelle, Ch. De Coster, Ch. Delamarre, Edouard Brun, Oscar Max, etc.

DESSINS par MM. Félicien Rops, Charles De Groux, Burnier, etc.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles.